

INTRODUCTION

Les quelques réflexions sur l'analyse que je propose au lecteur n'ont pas d'autre but que de faire émerger la grande complexité d'une action qui tant au niveau de la formation que de la pratique des infirmières a été extrêmement banalisée : analyser les besoins des patients, analyser la situation, le problème, faire des liens, trouver des cohérences, proposer des solutions, voilà des expressions qui jalonnent la vie des infirmières.

Certes, l'analyse est indispensable à toute action réfléchie, mais dans la réalité d'aujourd'hui, que signifie analyser ? A quelle démarche méthodologique fait-on appel ? Comment apprend-t-on et comprend-t-on ce que recouvre toute analyse ? Comment choisir un modèle d'analyse parmi tout ceux qui nous sont proposés à l'heure actuelle, chacun ayant ses chercheurs, ses défenseurs et ses détracteurs. Ces interrogations se posent avec force dans un contexte socio-économique où il faut être performant, efficient et où l'homme ne peut plus se passer de « méthodes de travail » où il doit savoir analyser pour anticiper.

Si l'analyse devient la base de l'activité, il convient d'être lucide sur les implications et les limites de cette démarche méthodologique. L'approche analytique des situations humaines suppose une certaine objectivation, une mise à distance qui nécessite une grande maîtrise de la démarche méthodologique mais aussi, une connaissance de la nature spécifique des phénomènes humains, qui engendrent les phénomènes sociaux.

Il faut se méfier de l'illusion scientifique qui consisterait à faire croire que toute situation, tout objet, dès l'instant où il est soumis au feu de l'analyse deviendrait un objet connu et maîtrisé.

Alors comment analyser ?

Je n'aurai pas l'outrecuidance de répondre à cette question, mais je propose un éclairage qui peut apporter quelques éléments de réponse.

DÉFINITION

Beaucoup d'auteurs se mettent d'accord sur la définition de l'analyse.

Au terme d'une compilation, je peux proposer celle-ci qui résume les plus classiques : l'analyse est la décomposition d'un tout (situation, texte, œuvre, etc.) en ses éléments constitutifs, afin d'en saisir le rapport, cela fait appel à un raisonnement

qui est supporté par des propositions qui s'enchaînent les unes aux autres.

Ce raisonnement codifié peut donc être défini comme un ensemble d'opérations mises en œuvre pour atteindre un objectif.

L'analyse peut être considérée comme un outil qui permet à chacun d'appréhender le réel et de s'en construire une représentation.

Cette procédure est actuellement synonyme de méthodologie dans toute démarche qui se veut scientifique par opposition à l'affectif, au ressenti, à l'empirisme.

L'analyse repose essentiellement sur les deux méthodes que nous connaissons bien :

— **Déductive : la démarche** part d'un schéma conceptuel dont on va déduire des raisonnements en chaîne. Elle part du général pour aller vers le particulier, elle est issue d'un courant de pensée rationaliste.

— **Inductive** : l'empirisme est le premier support de cette méthode opposé au rationalisme, il soumet totalement la raison à l'observation des faits courants. La recherche descriptive, les analyses de situation, de problème, relèvent de cette approche.

Ces deux méthodes peuvent se combiner au sein d'une même analyse.

Sans entrer dans des détails que de nombreux auteurs exposent très bien (Bloom, Lechat, Chosson, etc.) je rappellerai que toute analyse comprend quatre phases essentielles :

Analyse : 1 **Descriptive** (décomposition)
2 **Explicative** (recherche de lien)
Synthèse : 3 **Diagnostic** (recherche de sens)
4 **Proposition d'action**

Si l'objectif principal de l'analyse est de comprendre le réel, ou de le décoder, de l'expliquer, la synthèse est un travail de reconstruction, de recherche de sens, qui permet de proposer des solutions. Toutes les opérations sont indispensables. Sans synthèse l'analyse reste au stade d'un constat explicatif, mais ne donne aucune opérationnalité.

PLURALITÉ DE L'ANALYSE

On ne peut parler de l'analyse sans évoquer l'extrême variété des méthodologies qu'elle recouvre. Les méthodes d'analyse sont par définition interdisciplinaires et universelles et si certains auteurs ont tenté de les classer, il semble impossible de les



dénombrer. Ceci s'explique par le fait que chacun d'entre nous peut en face d'un objet à identifier construire son propre schéma d'analyse basé sur un modèle, ce que J.L. LE MOIGNE appelle les règles du jeu.

« Dès lors que nous puissions exercer notre raison et communiquer nos raisonnements, il devient indispensable que nous rappelions à nous-même et à l'autre, les règles du jeu que nous avons retenues pour concevoir et construire ce modèle de la réalité perçue et conçue à l'aide duquel nous raisonnons » (1).

« Les modèles » d'analyse ont évolué et sont devenus de plus en plus complexes, de plus en plus performants, ils s'adaptent à tous les domaines qualitatifs ou quantitatifs et à toutes les disciplines.

« L'analyse est devenue un des maîtres mots de notre civilisation et une des ressources essentielles des experts ; chaque corps de métier puise sa justification dans sa propre analyse de la société, de l'organisation, du management », Mèlèse (2).

Nous pouvons dire aujourd'hui que personne dans aucun domaine ne peut se passer d'analyse.

ÉVOLUTION

Sans remonter jusqu'à Aristote, le point de repère essentiel que nous avons sur l'analyse est « le discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences » de René DESCARTES.

Nous connaissons bien les grandes lignes de ce qu'introduit l'analyse cartésienne :

- Regarder, vérifier — Tout événement à sa cause 0" ses causes,
- Analyser en décomposant ou divisant, en démultipliant jusqu'au plus simple élément.
- Classer,
- Dénombrer.

Cette méthode qui implique la rigueur, bien que de plus en plus contestée au cours des siècles, s'est imposée en Occident. Elle a imprégné les modes de raisonnement et petit à petit a servi de base et de repère essentiel.

« Le discours qui pourtant ne constituait plus pour nous depuis longtemps un événement intellectuel, tant il est implicite, implique dans les mœurs et la culture occidentale, comme une règle de vie intellectuelle dogmatique et paisible », BACHELARD (3).

Si notre époque considère cette méthode comme dépassée, c'est qu'elle n'est plus à même de rendre compte d'un réel que l'on découvre toujours plus complexe, plus insaisissable. La décomposition d'un tout en éléments simples est considérée par certains analystes contemporains comme réductionniste, voire simpliste.

« En divisant le problème en parties inappropriées, on peut en accroître la difficulté », P. VALÉRY (4).

En fait, dans ce type d'analyse, le choix des divisions, les unités de décomposition sont contestables en elles-mêmes.

Cette analyse est statique, elle ne prend pas en compte la dynamique du temps, « du ici et maintenant ». De plus, elle ne peut être exhaustive, certain la juge partielle. Cette méthode est évaluée plus structurelle que fonctionnelle par ses détracteurs.

La classique analyse linéaire encore appelée relation de causalité (cause → effets → conséquences) qui découle de l'analyse cartésienne, est depuis longtemps ce qui semble incarner la rationalité. En fait, elle repose sur l'axiome que chaque effet a une cause ou des causes et pour connaître le monde, les événements, il faut identifier et connaître les lois qui existent dans la nature.

Les analystes modernes en se référant à cette notion de causalité trouve qu'elle présente beaucoup trop d'incertitudes dans divers domaines, en particulier tout ce qui concerne les sciences humaines car, toutes les situations à analyser sont liées à un contexte mouvant, dynamique, pluridimensionnel, jamais identique et, même en les étudiant minutieusement, nous ne pouvons pas toujours présager des conséquences et inversement.

Depuis DESCARTES, les buts recherchés dans l'analyse sont le raisonnement, l'objectivité, la logique. Ces idéaux sont actuellement concurrencés par l'émergence de nouvelles valeurs qui nous obligent non seulement à comprendre et à donner des éléments d'explications du réel, mais encore plus à le maîtriser et à l'approprier. Essentiellement élément de compréhension, l'analyse est devenue élément de production.

Les objectifs poursuivis sont ceux des sociétés du 20^e siècle : sécurité, efficacité, rentabilité. On les retrouve à tous les niveaux : d'un état, d'un service public, d'une entreprise, d'une équipe, etc. Analyser est devenu une activité d'expert qui se pratique dans tous les domaines : économique, politique, social, idéologique, clinique, technique.

Les analyses peuvent avoir des structures de base identiques, mais les experts privilégient dans leur



champ respectif des facteurs, des concepts, des éléments qui vont apporter des éclairages différents de la réalité.

« L'analyse reste un outil qui permet à certains experts de proposer ou d'imposer une description du réel sans expliciter la **représentation sous-jacente** mais en **argumentant** sur l'efficacité et la puissance de l'outil » MÉLEZE (5).

MÉLEZE évoque ici le problème fondamental de l'analyse d'aujourd'hui qui est celui des représentations **sur** lesquelles elle repose. Représentations formalisées en concepts ou paradigme.

« Le paradigme nous réfère à un ensemble d'hypothèses fondamentales et critiques sur la base desquelles théories et modèles peuvent se développer » STEINBRUNER (6).

Le concept ou le paradigme en servant de base de raisonnement à l'analyse, va lui donner une orientation et un sens. E. MORIN est clair à ce sujet, il dit « un paradigme n'explique pas mais il permet l'explication ».

Le choix du paradigme est donc primordial dans l'interprétation **que l'on va donner à l'analyse**. C'est ainsi que l'on parlera du paradigme structuraliste, cartésien, systémique, etc.

Chacun évoquant à la fois l'histoire, la construction, et les éléments de base qui permettront l'analyse.

On parlera ainsi de cadre d'analyse préconstruit. Y-a-t-il des bons et des mauvais paradigmes ?

Leur évolution suit celle de la complexité et de la conception que l'homme a de l'univers et de son environnement.

Elle s'est faite progressivement dans le désordre par mutation, en privilégiant à chaque fois un aspect différent, imposé par les structures externes.

Si l'on s'en réfère au seul domaine de l'analyse des organisations, il y a dix ans dans son ouvrage « Introduction critique aux théories des organisations », B. LUSSATO ne dénombre pas moins de 30 théoriciens analystes dans ce domaine. Encore, faut-il ajouter des noms connus aujourd'hui et qui n'y **figurent** pas : A. TOURAINE, M. CROZIER, J. MÉLEZE, etc.

Chaque théoriciens créant son « école », développe une méthode d'analyse qui à travers un paradigme spécifique met en lumière des pans précis de la réalité que cette école juge importants, on **trouvera** ainsi des méthodes centrées **sur** les relations humaines dans les organisations, **sur** les structures hiérarchiques, sur les dysfonctionnements, sur la circulation de l'information, etc.

Ces méthodes sont souvent le fruit de nombreuses recherches E. FRIEDBERG et M. CROZIER **connus** pour avoir développé l'analyse « sociologique de l'action organisée » écrivent dans leur livre « l'acteur et le système » à propos de leur raisonnement théorique : « Il correspond, en fait, au résultat d'une série de choix théoriques

successifs que nous **avons** dû effectuer pour résoudre les problèmes de recherche auxquels nous étions confrontés... Il s'appuie de ce fait **sur** un ensemble de propositions cohérentes qui expriment un engagement très affirmé et un pari théorique au niveau où nous nous plaçons, celui de l'analyse » (7).

Comme nous pouvons le constater, le choix du paradigme est important. Il se fait en fonction des objectifs poursuivis par l'analyste, car il faut avoir constamment à l'esprit que la méthode est un outil au service d'une finalité.

OUVERTURE VERS L'ANALYSE **SYSTÉMIQUE**

Comme je l'ai évoqué, l'évolution de l'analyse est marquée actuellement par le courant systémique.

Quels que soient les choix parigamiques, la **structure** de base reste la même.

En fait, on ne peut pas parler d'une « évolution » mais plutôt d'une « révolution » car, il s'agit d'un « changement radical dans nos modes de pensée et nos **façons** de voir » LE MOIGNE (8).

Si l'analyse cartésienne part du postulat que chaque objet est considéré comme un tout qu'il faut **décomposer en parties distinctes pour les comprendre**, l'analyse systématique développe la logique inverse : il convient de concevoir l'objet à analyser comme la partie d'un tout dans lequel il est inséré, avec lequel il est en interaction constante.

Connaître et comprendre l'objet, c'est d'abord pénétrer son environnement. C'est ce que certains auteurs par opposition au réductionnisme, appellent le **globalisme** (J. de ROSNAY, — Le **macroscop** vers une vision globale —) c'est aussi comprendre les finalités de l'objet et son fonctionnement, la méthode systémique introduit la notion « d'analyse dynamique ».

M. CROZIER fait une critique sévère de l'analyse linéaire décomposante : « En fait ce raisonnement qui a permis de grands progrès est un raisonnement pauvre, qui devient de plus en plus paralysant, non parce qu'il est inhumain, mais parce qu'il ne rend compte que d'une partie de la réalité. A côté de la démarche décomposante et hiérarchique impliquant une causalité simple on doit développer une démarche **totalisante** prenant en compte les ensembles **fins/moyens** » (9).

Analyser des situations globales dans leur dynamique et leur extrême complexité est une gageure que E. MORIN a relevé « Le problème est désormais de transformer la découverte de la complexité en méthode de la complexité » (10).

L'analyse systématique telle qu'elle nous est présentée maintenant a fait suite à bon nombre de méthodes d'analyses intermédiaires que J.L. LE MOIGNE lors d'une conférence énuméraient « classiques, traditionnelles, néoclassiques, contin-



gentes, bureaucratiques, marxistes, organicistes, mécanicistes, etc. »

Cette première approche de l'analyse sera suivie d'un article centré sur l'analyse systémique et son utilisation dans les soins infirmiers qui sera publié dans un prochain numéro.

BIBLIOGRAPHIE

1. LE MOIGNE (J.L.) — *La théorie du système général, théorie de la modélisation*. 1^{re} édition, 1977, 3^e édition P.U.F., Paris, 1990, p. 14.
2. MELEZE (J.) — *Approches systémiques des organisations, vers l'entreprise à complexité humaine*. Ed. Hommes et Techniques, Paris, 1985, p. 128.

3 BACHELARD (G.) — *Le nouvel esprit scientifique*. 1^{re} édit. 1934, 13^e édit. P.U.F., Paris, 1975, p. 183.

4. VALERY (P.) — cité par LE MOIGNE (J.L.) — *Op. cit.*, p. 34.

5. MELEZE (J.) — *Op. cit.* p. 130.

6. STEINBRUNER Cité par LE MOIGNE (J.L.) — *Op. cit.* p. 47.

7. CROZIER (M.), FRIEDBERG (E.) — *L'acteur et le système*. Coll. Point Politique, Ed. Seuil, Paris, 1977, p. 17.

8. LE MOIGNE (J.L.) — *Op. cit.* p. 39.

9. CROZIER cité par LE MOIGNE — *Op. cit.* p. 38.

10. MORIN (E.) — *La méthode*, Tome I La nature de la nature. Ed. Seuil, Paris, 1977, p. 386.

11. LE MOIGNE (J.L.) — *Plus les théories de l'organisation montent haut...* Note de recherche 8605, mai 1986, p. 9.

